

aux embûches des sauvages et aux dangers des forêts, n'auraient pas suffi à lui conquérir l'admiration des sauvages mêmes, et la réputation qu'il avait acquise. Il fallait de plus une intelligence supérieure, un esprit fertile en ressources de tous genres, le courage du lion mêlé à la prudence du serpent, une vigilance constante sur le sentier de la guerre comme dans les voyages à travers le territoire des nations amies. Toutes ces qualités, Colas les possédait à un haut degré ; mais ce qu'il avait de plus, c'était le coup d'œil rapide qui lui faisait juger de la difficulté des embarras qui pouvaient se présenter, et du meilleur moyen de les surmonter ou de les déjouer, — ce coup d'œil profond qui semble lire au fond du cœur, sait juger du caractère des hommes et les apprécier à leur valeur. Aussi sut-il toujours choisir ses hommes de confiance, sans jamais avoir eu à s'en plaindre. Il examinait tout ce qu'il croyait pouvoir lui être utile dans ses courses ; il s'en servait avec avantage, sans avoir la prétention de s'en vanter ; ce qui équivalait à le tenir secret. Nous aurons occasion d'en voir les applications dans le cours de ce récit. Sa fermeté en même temps que sa générosité et la bienveillante aménité de son caractère, le faisaient respecter et aimer de tous ses employés. Sa probité, son exactitude scrupuleuse à remplir ses promesses, sa fidélité et sa promptitude d'exécution en tout ce qu'il entreprenait, l'inviolabilité de sa parole, lui avaient gagné la confiance de tous ceux qui avaient requis ses services. Toutes ces qualités l'avaient rendu l'idole, le mot n'est pas exagéré, des nations sauvages soumises à la domination française. Il était la terreur des Iroquois, ce qui lui avait valu l'amitié de Kondiaronk, fameux chef huron. Il parlait toutes les langues de ces peuplades, avec lesquelles il fut en constante communication.

Tel était Colas et il n'avait que vingt-cinq ans. Dans l'après-midi du quatrième jour, le ciel se couvrit de nuages, le vent qui s'était maintenu jusqu'alors au nord-est avait tourné au sud-ouest ; le froid avait modéré considérablement. Tout semblait présager de la neige. En effet, vers les cinq heures, la neige commença à tomber en larges flocons ; et Jean vint demander Colas à son hôtel.

— Eh bien, mon bourgeois, dit-il en entrant dans la chambre de ce dernier, voilà la neige ; je crois que nous allons en avoir une bonne bordée.

— Tant mieux, je commence à m'ennuyer, il faut partir demain avant huit heures. Tout est-il prêt ?

— Oui, tout est prêt, il n'y a qu'à charger les traînes et atteler les chiens. Je vais aller avertir nos hommes de se rendre au magasin de M. Raclos au point du jour ; et en même temps je continuerai jusqu'à la Pointe-aux-Lièvres avec Bibi, pour dire aux Esquimaux d'amener les chiens.

— Bibi s'est-il tenu sobre ?

— Oh ! oui. Il n'a pas perdu son temps non plus ; il fera un bon tireur, et il a réussi avec tous les chiens. Vous verrez ce qu'il a fait de mes jappeurs. Je vous disais bien que c'étaient

d'excellents chiens. Il les croit les meilleurs de la bande, pas aussi bon pourtant pour la course que le gris et la grise.

— Je suis content de toi, Jean ; tu auras bien soin des loups et des ferrures ; je serai là demain matin pour surveiller le chargement. Va de suite, mon garçon, avertir ton monde.

Quelque temps après, Colas se rendait chez M. Raclos et le prévenait de son départ à bonne heure le lendemain matin, afin qu'il donnât ses ordres au gardien du hangar pour le chargement.

Le commis fit signe à Colas d'entrer dans le cabinet d'affaires ; la porte en était ouverte et Colas, après avoir ôté son capot et l'avoir jeté sur le comptoir, se préparait à y pénétrer, mais il s'arrêta sur le seuil en apercevant une jeune fille debout en face de M. Raclos ; elle tenait à la main son casque de fourrures dont elle secouait la neige.

— Oh ! papa, disait-elle, je viens de faire un tour en cariole avec M. l'intendant et mon amie Henriette. Nous avons été sur la glace, où nous avons vu une course de chiens attelés à des traînes sauvages ; il y avait deux traînes, et bien une dizaine de chiens sur chaque traîne. Si vous aviez vu ces chiens courir, entendu leurs hurlements et les cris des hommes qui les menaient ! C'était une vraie chasse-galerie ; les chiens ont passé comme un ouragan à côté de nous. C'était presque effrayant, mais c'était beau. M. de Bonterone nous a dit que ces chiens appartenaient à un M. Perrot qui les a fait venir du Labrador exprès pour une expédition dans le nord-ouest. Saviez-vous ça, vous ?

— Oui, ma fille.

— M. Bonterone nous a dit que ce M. Perrot est un tout jeune homme, et déjà renommé comme voyageur des pays d'en haut, qu'il est le plus habile et le plus brave de tous ceux qui ont pénétré parmi les sauvages de l'ouest. Je voudrais bien le voir. Savez-vous quand il doit partir ?

— Il n'attend que la neige pour se mettre en route ; je pense qu'il partira demain matin. C'est un brave homme que j'aime et que j'estime. Je ne serais pas surpris de le voir arriver d'un moment à l'autre.

— Je suis furieuse, papa, contre M. Laforest. Croiriez-vous qu'il prétend que M. Perrot, qu'il appelle Colas, est un ventard et un menteur. Ce M. Laforest est un fat et un envieux. Je le hais, et j'en ai peur.

Colas, qui avait entendu, craignant d'être indiscret, fit un pas en arrière pour se retirer. M. Raclos l'aperçut.

— Tiens, c'est toi, Colas ? Avance, mon garçon, que je te présente ma fille. Nous parlions justement de toi.

Mademoiselle Raclos se retourna vivement. Elle passait pour une des plus belles filles dont la ville de Québec avait raison d'être fière à cette époque, comme elle a encore raison de l'être aujourd'hui. Elle était grande, et sa taille souple et élégante. Son opulente chevelure noire, qui s'était détachée, retombait bas par-dessus ses épaules. Ses grands yeux noirs, sa petite bouche et ses